



Stendhal et la passe

Par la grâce de Twitter, j'ai eu un écho en temps réel de votre journée sur la *Chose jugée*, surtout la matinée sur la passe, à la Mutualité le 11 avril dernier. Je suis de ceux que Jam a agréablement surpris par son interprétation des propos de Lacan sur l'analyste dans *Télévision*. Lacan y campait l'analyste en saint d'un genre un peu spécial puisqu'il ne résultait pas d'une amplification de lui-même mais au contraire de son dessaisissement, non un idéal mais plutôt un déchet, un rebut de la jouissance. Il ajoutait même : « Moi, je cogite éperdument pour qu'il y en ait de nouveaux comme ça. [...] Plus on est de saints, plus on rit, c'est mon principe » (*Autres écrits*, p.520). Jam, pour sa part, décrivait ce dimanche cette dépouille en beaucoup plus glamour puisqu'il la voyait, selon ces propres mots, en star !

Cette interprétation malicieuse, voir ironique, de la star m'a paru très inspirée de rejoindre un auteur que vous aimez beaucoup, Jam le premier, Stendhal. Votre revue, *la Cause freudienne*, lui a d'ailleurs consacré un entretien avec Philippe Berthier, « Stendahl et l'amour » (n°67, octobre 2007). Le hasard m'ayant mis récemment entre les mains le dernier livre d'un autre stendhalien célèbre, Michel Crouzet : *Regard de Stendhal sur le monde moderne* (Paris, Ed. Klime, 2010), j'eus en effet la surprise d'y découvrir des propos allant dans le même sens, celui de conjuguer à la fois gloire et singularité.

L'on sait à quel point Stendhal avait la passion du singulier. Il utilisa ce terme très souvent : 46 fois dans *Armance*, 75 fois dans *La Chartreuse* ! La gamme de ses emplois était très large mais convergeait en un point que Crouzet qualifie « d'extrême de la langue », désignant l'unicité, la dissonance, la différence, ce qui existe vraiment... Le grand sermon de Fabrice « est singulier mais égal » ; Mathilde a des lectures singulières et son amour pour Julien l'est tout autant ; le père Leuwen est dit « fantasque et singulier » ; le jeune Sorel est décrit comme « cet être singulier chez qui c'était presque tous les jours tempête » ; le jeune Brulard manifestait « une force de caractère singulière pour son âge », etc.

L'éros stendhalien était fondé sur le singulier, « en amour il ne faut que de singulier », et les hommes copies étaient ceux qui jamais ne pourront provoquer la célèbre cristallisation. L'apparition du singulier chez l'autre constituait ainsi la première étape de la Carte de Tendre stendhalienne : « elle » était toujours singulière ; Fausta s'écriait « voilà un être singulier, il me semble que je vais l'aimer » ; Clelia était d'une « rare et singulière beauté » ; les danseuses devaient leur succès à leur « mouvements hardis et singuliers », etc.

Cette singularité confinait même tellement à l'indicible qu'elle relevait, note encore Crouzet, de la narration romanesque, de l'esthétique mais non du savoir. Il considère aussi que Stendhal n'en eût jamais fini avec elle, l'autobiographie constituant même une tentative échouant à la circonscrire une fois pour toutes : « L'autobiographie, c'est une présentation répétitive de la singularité [...] Le fond du sujet, c'est le point où il rejoint une obscure nature physique, mais celle-ci s'évade de toute dimension générale (connaissable) et se dissout en singularités. »

Si la singularité stendhalienne s'oppose à la copie et au conformisme, elle ne rejette pas pour autant le grand nombre : singulier n'est pas le contraire du pluriel. En effet, la singularité, qualifiant l'être dans son unicité, peut se retrouver aussi comme désir animant la multitude. Si l'Italie, notamment Milan, fut bien sûr « une terre de génies singuliers », la France de la

Révolution fut animée d'une passion de ce genre par l'influence d'un personnage exceptionnel, le Bonaparte précédant Napoléon, celui qui avait répandu les idéaux révolutionnaires en Europe par ses victoires sur les champs de bataille. Stendhal considérait en effet qu'il avait non pas uniformisé le monde mais démocratisé l'honneur en rendant la distinction nobiliaire populaire. L'aristocratie était devenue accessible à ceux qui la voulaient vraiment par le biais de la gloire militaire : la singularité ne provenait plus du père ou de dieu, elle se méritait, c'était une prouesse, un héroïsme.

Si la Révolution s'était faite sous l'étendard de l'égalité, celle-ci, en un brillant retournement dialectique, avait suscité ensuite une « fureur d'ambition », un désir de distinction, la passion du singulier. Par conséquent, les guerres de Napoléon furent plus belles qu'utiles !

Le livre de Michel Crouzet illustre encore ce thème avec d'autres œuvres de Stendhal dont celle consacrée à son enfance, *Vie de Henry Brulard* mais l'impatience de Madame Alberti me force à vous en faire grâce avant que je ne dise trop de bêtises. C'est que pour l'instant la passe me dépasse ; il paraît qu'il y en a plusieurs (trois !) et je n'ai même pas encore fait la toute première, la mère de toutes les autres, celle de franchir le porche de la rue d'Assas.

A bientôt.

